

« Vendredi transit »

Marie Angrignon and Michel Breton

Number 30 (1), 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29158ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Angrignon, M. & Breton, M. (1984). Review of [« Vendredi transit »]. *Jeu*, (30), 183–185.

turé à produire ce texte et mal lui en prit car, malgré de nobles intentions, les résultats furent décevants. Passe encore que le texte ait été modifié pour permettre une distribution plus nombreuse, mais combien pénibles furent les nombreux trous de mémoire des comédiens! Passe encore que les décors aient été de fabrication artisanale, mais encore eût-il fallu qu'ils soient fonctionnels! La mise en scène était inexistante et la mise en place, statique et incohérente. Bref, ce fut une « séance-mal-t'à-propos », comme on en voit encore, malheureusement.

En poursuivant deux objectifs assez différents l'un de l'autre (initier des jeunes au théâtre et produire un spectacle pour les enfants), les responsables ont pris beaucoup de risques. N'aurait-il pas fallu scinder le tout afin d'atteindre de meilleurs résultats? N'aurait-il pas fallu songer à engager des spécialistes pour aider les jeunes à réaliser leur production théâtrale, au lieu de se rabattre sur des bénévoles peu habiles et dont l'action, souvent, ne fait que ternir la réputation du théâtre pour enfants? N'aurait-il pas été préférable, enfin, d'envisager un travail en laboratoire avant de passer à des représentations publiques?

Lors de ce spectacle, je n'ai pu m'empêcher de me poser toutes ces questions et de me dire que les objectifs visés (que je partage) auraient pu être atteints moyennant quelques ajustements. Peut-être saura-t-on, lors du prochain événement, apporter les correctifs qui s'imposent.

georges laferrière

« vendredi transit »

quand l'image ne peut tout dire

Création collective. Animation et mise en scène: Louise Lalonde et Louis Morin, stagiaires de l'U.Q.A.M. Consultante en scénographie: Catherine Handfield. Musique: Marc Chaput, Yves Chaput et André Durocher. Production des élèves de l'option-théâtre À Fleur de Scène de la polyvalente Anjou, sous la coordination de Louise M. Archambault, professeur. Présentée à la polyvalente, du 5 au 8 mai 1983.

Comédie musicale en cinq tableaux, *Vendredi transit* nous présente autant d'époques: 1953, 1963, 1973, 1983 et 2013. Conçue à l'intérieur même du cours de théâtre sous la direction de deux animateurs stagiaires, et à raison de quatre périodes par semaine, la pièce met en scène vingt-sept élèves (dont vingt et une filles). Partant d'une idée centrale dédagogée lors de séances d'improvisation et de brainstorming, l'adolescent face à lui-même, les élèves nous parlent de la jeunesse d'hier, d'aujourd'hui et de demain, et tous les tableaux (sauf le dernier) montrent chaque époque à travers le système scolaire, les relations gars-filles et le rapport à l'autorité. Si hier et aujourd'hui se ressemblent, que sera demain?

1953: une école catholique, guindée et oppressante. Une jeunesse qui se permet sa première cigarette, son premier baiser; complicité, confidences entre les filles, rêves des gars prenant la forme d'une Chevrolet chromée. 1963: c'est l'école mixte, mais surtout la musique pop et les Beatles qui deviennent le symbole de la libération par la drogue, l'alcool et le sexe. 1973: les professeurs sont devenus des marionnettes, au sens propre du terme. C'est l'époque des grandes contestations qu'on illustre, ici, par des étudiants revendiquant le droit de se vêtir comme ils le veulent. Mieux



Une scène de *Vendredi transit*, pièce créée et jouée par les élèves de la polyvalente Anjou.

que certains dialogues, la chanson finale du tableau résume bien l'image de l'époque: « La vérité, moman, je l'ai! On a cru que le monde allait changer, qu'on serait enfin capable de se dire « je t'aime », que révolution rimait avec affection. » 1983: des étudiants plus encadrés qui parlent toujours de séduction, de sexualité (vive les contraceptifs!). On sent un certain malaise vis-à-vis des stéréotypes auxquels on ne s'identifie plus tout à fait. On ne conteste plus de façon aussi « organisée » qu'en 1970; tout au plus, dans la chanson, on exprime une certaine révolte. Dernier tableau, 2983: flash sur la robotisation et sur la disparition des contacts humains.

De tous ces tableaux, c'est 1983 qui est le mieux réussi. Les comédiens étaient à l'aise dans leur jeu et le contenu était bien articulé. Entre autres, la chanson de la fin était fort bien rendue. Mais, malgré son efficacité et la justesse du jeu, le spectacle, dans son ensemble, décevait

par son manque de profondeur. On n'a pas su aller au delà des clichés, transmettre des idées personnelles quant aux différentes époques présentées; en fait, seules les chansons ponctuant la fin de chaque tableau introduisaient une réflexion. D'ailleurs, la structure répétitive d'un tableau à l'autre (l'école, la gang le vendredi soir, la chanson), plutôt que d'encourager la réflexion par la comparaison, ne faisait qu'alourdir le rythme du spectacle, qu'annuler tout effet de surprise. C'est l'analogie seule qui tenait lieu de support à l'ensemble et chaque partie se suffisait à elle-même, restant coupée des autres. Est-ce le fait que chaque tableau a été écrit par des équipes différentes? Pourquoi ne pas s'être concentré sur une seule époque? On y aurait sûrement gagné par une analyse plus approfondie du thème choisi: l'adolescent face à lui-même.

On a l'impression que le souci de montrer l'a emporté sur celui de dire. Mais il

fallait faire participer tout le monde, diriger vingt-sept élèves — ce qui tient du défi — et les animateurs semblent avoir axé leur travail plus sur l'apprentissage des techniques de jeu que sur le développement d'un contenu, d'une pensée. Les élèves performaient et certains thèmes n'ont été abordés que parce qu'on ne pouvait passer à côté (les contestations en 1973, les « nouveaux » rapports gars-filles en 1983) et ça se sentait; on ne parvenait pas à aller au delà de l'illustration.

Comment ces jeunes se perçoivent-ils, comment se sentent-ils? Les animateurs leur ont donné l'espace scénique sans leur donner la parole. Ils ont cherché à séduire; ils n'ont pas pris de risques. Y a-t-il d'autres choix?

À cause du thème choisi et de la méthode de travail (création collective), on s'attendait à un résultat plus authentique, moins « déconnecté ». Bien sûr, le spectacle se laissait bien regarder et la réaction du public a été bonne, mais le propos ne dérangeait pas. Est-il le reflet de la jeunesse actuelle?

marie angrignon
michel breton

« jeu 29 »: correctifs

Toutes nos excuses à Paul Lefebvre dont le nom (estropié à la page 4) aurait dû jouxter celui d'Anne-Marie Boisvert au sommaire, au bas de la page 3. Les deux ont en effet solidairement recueilli les propos de Schroeter et Montezuma.

À la page 5, note*, lire 1984 et non 1983.

Page 76, dans le bas de vignette de la photo de la page 77, il faut lire Anne Delbée plutôt que d'Elbée.

Page 133, les crédits de la photo de la page 132 reviennent à International Had. La photo est tirée de l'ouvrage de Gérard Courant: *Werner Schroeter*.

Enfin, la perle du numéro (l'aviez-vous trouvée?): page 155, « la pièce débute par une peinture de la laideur », et non une ceinture . . .

michel vaïs